

de l'arche sainte ne dépend d'aucun bras mortel, nous donne les encouragements et la force de son Saint-Esprit pour continuer à travailler, avec courage, à Taïti, pour la gloire de son nom.

Agréez, etc.

F. VERNIER.

AFRIQUE MÉRIDIONALE

MISSION DU BONYAÏ

Une lettre de M. Mabile, portant la date du 26 décembre, nous apprend que M. Coillard et toute sa chère bande ont dû se rendre à Inyati. Lo-Bengula, le chef des Matébélés, qui exerce, ainsi qu'on l'a vu dans notre livraison de décembre, une espèce de suzeraineté sur les Banyais, avait pris ombrage de ce que nos frères avaient pénétré dans la contrée par une autre route que celle de sa capitale. Ayant appris qu'ils venaient du pays des Bassoutos, il les soupçonnait d'être des espions de Letsié, le fils et successeur de Moshesh. Heureusement que deux missionnaires de la Société de Londres résidant à Inyati, MM. Sykes et Helm, ont pu se porter garants des intentions pacifiques et chrétiennes des délégués des Eglises du Lessouto. Lo-Bengula avait chargé vingt hommes d'aller les chercher et de les escorter jusque chez lui. Le trajet fait en wagon devait être d'une dizaine de jours. Le chef Masonda, qui avait enlevé à nos amis dix-sept bœufs, en avait rendu quinze, et les messagers de Lo-Bengula avaient apporté l'ordre que la restitution fût complète. Ceci était de bon augure. M. Sykes a écrit à M. Mabile que son collègue et lui feraient tout leur possible pour porter le puissant chef des Matébélés à favoriser la mission projetée : « mais, » ajoutait-il, « il faut nous venir en aide par des prières ferventes et de tous les jours. » Il n'a pas caché à son correspondant

que l'on est exposé à la fièvre dans le pays des Banyais, pendant la saison des pluies. Or, comme on allait entrer dans cette saison, on peut croire que Dieu, en permettant les contrariétés qui sont inopinément survenues à notre expédition missionnaire, a voulu la soustraire aux fâcheux effets d'un climat tout nouveau qu'elle eût dû subir sans autre abri que des wagons et des tentes.

LETTRE DE M. ELLENBERGER, ANNONÇANT SON HEUREUSE
ARRIVÉE AU CAP

30 décembre 1877.

Que Dieu soit béni, nous sommes heureusement arrivés cette après-midi, après une traversée de vingt-trois jours. En débarquant, nous avons appris avec tristesse que le *Roman*, qui est parti huit jours avant nous et à bord duquel nous avons refusé de nous mettre, n'a pas encore fait son apparition. Un navire qui est arrivé au Cap le jour de Noël, dit qu'il a vu le *Roman* à six cents milles d'ici, ayant l'arbre de son hélice brisé, et qu'il a refusé tout secours, espérant pouvoir continuer sa route au moyen de ses voiles. Un autre vapeur de la même compagnie, le *Teuton*, a eu le même accident entre le Cap et Port-Elizabeth. Je ne saurais vous dire combien nous sommes reconnaissants envers le Seigneur de nous avoir amenés jusqu'ici sains et saufs. Il a exaucé les prières qui sont montées journellement vers lui en notre faveur.

Je suis allé de suite en ville, voir s'il n'y avait pas de lettres du Lessouto. J'en ai trouvé une de M. Jousse. Il croit que nous aurons à rester quelque temps dans la colonie, à cause de la guerre qui a éclaté entre le gouvernement du Cap et les Cafres du chef Kréli. Elle prend un caractère tellement sérieux qu'on a fait partir toutes les troupes, la gendarmerie et des volontaires. Sandili, le chef des Gaïkas, a pris fait et